

Dominique Villemot

Malraux, l'Espagne et *L'Espoir* (1936-1939)

L'Espagne constitue, dans la vie et l'œuvre d'André Malraux, un moment capital. Dominique Villemot, auteur de Malraux et la politique (L'Harmattan, 1996), montre à quel point la guerre civile a profondément changé l'homme et sa pensée politique.

L'engagement espagnol a constitué une étape extrêmement importante dans la vie et l'œuvre d'André Malraux. La richesse de cet engagement, qui recouvre toute la durée de la guerre civile, mérite que l'on s'attarde à décrire plus précisément ses caractéristiques, sa nature, sa portée et son origine. Au-delà, il convient aussi de chercher à appréhender son impact sur la pensée politique de Malraux.

Il est toujours difficile d'apprécier le rôle et l'influence exacte de quelqu'un qui, d'une part, était avant tout un écrivain, et donc romançait les événements qu'il vivait, et qui participa, d'autre part, à un engagement politique très marqué, qui, comme tel, a suscité de fortes critiques.

Le commandant de l'escadrille « España » a été critiqué pour son amateurisme et l'efficacité de ses actions qui auraient été surestimée. Certes Malraux n'avait jamais piloté un avion (ce qu'il ne prétendit d'ailleurs jamais n'avoir fait), ni manié une mitrailleuse ; il s'initia aux armes sur place. Mais son engagement sur le champ de bataille fut bien réel et son courage physique indiscutable. D'août 1936 à février 1937, il prit part à 65 missions aériennes, combattit à Medellin, Madrid, Tolède et Teruel et fut blessé en décembre 1936. Quant à l'efficacité : l'intervention du 17 août à Medellin de l'escadrille « España » a probablement sauvé Madrid. Les historiens s'accordent

d'ailleurs aujourd'hui à reconnaître une efficacité réelle de l'escadrille de Malraux, qui permit au gouvernement espagnol de tenir durant l'été 1936 et d'attendre l'arrivée des brigades internationales. En fait, l'une des forces de l'escadrille fut peut-être d'être composée de professionnels, de mercenaires, et non d'idéalistes. Paradoxalement, les militants antifascistes volontaires y étaient très minoritaires, au moins au début. D'une certaine façon, on peut donc dire que Malraux fit preuve de professionnalisme.

Cette période apparaît aussi, du moins lorsque l'on s'attache au comportement public de Malraux, comme celle de sa vie où il fut le proche du mouvement communiste de l'Union Soviétique. Le rapprochement d'avec le mouvement communiste date de 1933 et de l'arrivée d'Hitler au pouvoir ; il s'accroît en 1935 avec la publication de *Le Temps du mépris*. En Espagne, Malraux est proche des militants du Parti Communiste espagnol. Mais il ne prend cependant jamais la carte du Parti.

Le livre *L'Espoir* permet de suivre le choix de Manuel après bien des débats et des interrogations, en faveur de l'efficacité, c'est-à-dire des communistes, les seuls capables de maîtriser l'illusion lyrique des révolutionnaires et de vaincre le fascisme. Les premières pages de *L'Espoir* à être publiées le furent d'ailleurs dans *Ce Soir*, journal communiste créé par Louis Aragon.

Mais pourquoi cet écrivain admiré, dont la réputation intellectuelle et politique n'était plus à faire, est-il allé prendre des risques, pour sa vie et sa renommée, et pourquoi se consacra-t-il presque exclusivement pendant trois ans à une seule cause ?

A cet égard, juillet 1936 marque une rupture indiscutable dans la vie et l'engagement politique de Malraux : il affronte la guerre pour la première fois, sans y être contraint, et choisit l'engagement politique sur le terrain, pour la deuxième fois, après l'Indochine. Malraux est nettement engagé à gauche depuis 1924 et son aventure indochinoise. Mais contrairement à une grande partie de la gauche française, il n'a jamais été attiré par les courants pacifistes. Pour lui la paix n'est pas possible avec le nazisme et le fascisme. L'antifascisme l'emporte sur le pacifisme. La guerre d'Espagne est pour lui la première guerre contre le fascisme et le nazisme. Le devoir d'un homme de gauche est d'y participer. Mais, en combattant, Malraux va se séparer d'une grande partie de

l'intelligentsia parisienne de gauche, à qui il va commencer à faire peur. Il se sépare de ses amis du front populaire qui prônent la non-intervention.

Malraux a toujours rêvé d'être un grand personnage historique ; en témoigne la biographie de Lawrence d'Arabie, *Le Démon de l'absolu*, qu'il écrit vers 1942-43, quelques années après l'échec espagnol. Il a le sentiment que l'histoire du vingtième siècle prend un tournant en Espagne, que c'est là qu'il faut être pour participer aux grands événements, et essayer d'y imprimer sa marque, comme dans les années vingt, il pensait que le destin basculait de l'occident vers l'orient et qu'il fallait participer au développement de l'Asie et aux mouvements de révolte asiatiques. En Espagne, il s'entretient en direct avec les dirigeants de la République, avec son président, Manuel Azana en 1936, Juan Negrin en 1939. Commandant d'escadrille, il est là où se fait l'histoire.

A partir de 1936, le brillant et jeune dandy parisien devient un autre homme. Sur le front, sur l'aéroport, dans les campagnes, Malraux vit pour la première fois avec des personnes qui ne sont pas des intellectuels, avec des gens simples, ou des militaires professionnels, qui ont les préoccupations des gens ordinaires. Malraux découvre les gens du peuple, les paysans, si absents de ses premiers romans révolutionnaires. Avec le peuple d'Espagne, Malraux prend conscience aussi du poids du passé et de l'histoire. *L'Espoir* met en scène de nombreux personnages dont certains ressemblent à Malraux et aux héros de ses premiers romans, comme Manuel ou Magnin, mais dont plusieurs n'ont ni sa culture, ni ses interrogations comme Barca ou Gardel. D'une certaine manière, le peuple espagnol est le véritable héros de *L'Espoir*, elle est la démarche de Malraux en 1936.

La mort est présente tout au long de l'œuvre d'André Malraux. Mais il s'agit plutôt dans les œuvres de jeunesse d'une présence assez éloignée. En tout cas la mort reste fortement intellectualisée. En Espagne, elle devient terriblement concrète : il voit mourir à côté de lui des camarades pilotes ou de simples paysans. Il côtoie la souffrance, il est blessé. La mort au combat, la fraternité virile ne sont plus que de simples thèmes de roman ; elles deviennent réalité vécue. C'est d'ailleurs la mort, et notamment l'indisponibilité de ses meilleurs compagnons, Maréchal, Segnaire, Guidez, Lacloche,

qui l'amène à cesser les actions de l'escadrille. A la guerre, Malraux a vécu un face à face avec le tragique.

L'engagement espagnol de Malraux constitue aussi un tournant important dans la pensée politique de Malraux ; il annonce indiscutablement le virage des années quarante : la rupture avec le communisme, la rencontre avec le fait national. Cette évolution ne fut cependant pas visible immédiatement ; elle fut progressive et marquée par une tension interne entre la solidarité militante affichée et le doute vécu intérieurement.

Si le principe d'efficacité, tout au long de la guerre civile, l'attitude officielle de solidarité avec le Parti communiste, les convictions de Malraux évoluent fortement. Progressivement, il se détache en effet du mouvement communiste. La défiance est réciproque : il est écarté de toutes responsabilités au début de 1937 par les communistes, qui lui préfèrent les Brigades Internationales et qui le trouvent peu sûr et peu contrôlable. Le pacte germano-soviétique, qu'il ne commenta pas officiellement, marque la rupture définitive. A partir de la fin 1939, Malraux n'eut plus de contact avec le parti communiste. Lorsqu'il entre dans la résistance fin 1943 - début 1944, il ne cherche pas à entrer dans les mouvements sous influence communiste. Il avait rompu depuis longtemps avec ses anciennes convictions.

Si *L'Espoir* est un chef d'œuvre, c'est notamment parce qu'il ne constitue pas une œuvre de propagande politique, mais donne une place prépondérante au questionnement par le biais de dialogues. Les contradictions du mouvement républicain y sont mises à nu et les interrogations de Malraux face au communisme, tuées officiellement, apparaissent ici en pleine lumière. Les plus attachants, ceux pour qui la lutte a un sens, sont les anarcho-syndicalistes de la CNT-FAI qui se battent pour la révolution, pour l'illusion lyrique. Ils représentent le côté romantique de Malraux, qui explique ses multiples engagements. Malraux présente leurs thèses, radicalement opposés à celles des communistes, dans la bouche de leur chef, Négus. *L'Espoir* donne la parole à la contradiction, pose des questions et porte en germe toutes les raisons qui amènent Malraux à rompre ensuite avec le mouvement communiste.

Le départ pour l'Espagne de juillet 1936 marque donc une vraie rupture dans la vie et l'œuvre de Malraux, et amorce le grand virage de sa vie qui s'étale sur neuf ans, de juillet 1936 (départ pour l'Espagne) à août 1945 (rencontre avec Charles de Gaulle). Avant cette période, il est un dandy, brillant écrivain, orateur fougueux, vivant sur une réputation de révolutionnaire chinois. Après, il est un homme grave, fasciné par l'art, orateur lyrique, fidèle de Charles de Gaulle. Entre ces deux dates, de 1936 à 1945, il a affronté le combat et la mort de ses proches, a vécu la fraternité et produit des œuvres aussi originales que *L'Espoir*, *Les Noyers de l'Altenburg* et *Le Démon de l'Absolu*.